

« P H O T O G R A P H E B L E U »

est extraite du recueil de nouvelles et novellas

T E M P S G E L É

de THIERRY ACOT-MIRANDE

paru chez

MONSIEUR TOUSSAINT
LOUVERTURE

mars 2009

© Monsieur Toussaint Louverture, 2009
978-295220-819-2

PHOTOGRAPHE BLEU

LUCAS ATTENDAIT LES STIL, vêtu de son costume de deuil sombre. L'horloge ancestrale dans le coin de la pièce faisait entendre son lourd battement. Dans quelques minutes ils seraient là, descendant la grand-rue avec le petit cercueil, et l'entrepreneur des pompes funèbres viendrait les accueillir à la porte du photographe.

Le costume le serrait un peu trop. Lucas laissait toujours sa veste ouverte jusqu'au dernier moment ; alors seulement, il la boutonnait pour se mettre dans la note de tristesse requise. Un coup d'œil dans le miroir l'assura que l'expression de son visage était convenablement funèbre. Il avait également drapé de noir tout un coin du studio. Il avait lustré ses bottines avec un luxe inutile. Elles se couvraient de cendre dès qu'il mettait un pied dehors. Par grand vent, une épaisse poussière s'amoncelait en petites dunes le long des trottoirs de bois et envahissait le studio, dessinant des veines sur le plancher. Elle s'insinuait partout.

Quand il y avait des tempêtes de sable, il était tenaillé d'inquiétude pour son matériel. Il réduisait de plus en plus le diaphragme de son objectif, jusqu'à sa fermeture

extrême £.32. Celle-ci se révélant insuffisante, il était obligé de pratiquer un trou encore plus petit dans du carton noir. Dans un pays d'une telle lumière, où lignes et contours étaient parfaitement découpés, un objectif adoucissant relevait du parfait ridicule.

Lucas entrebâilla la porte et risqua au-dehors un regard furtif. Rien ne bougeait dans la rue sous le soleil brûlant, si ce n'est un cheval au bout de sa longe qui agitait paresseusement la queue en se penchant sur l'abreuvoir. Sur le trottoir en face, un chien était couché immobile dans l'ombre d'un auvent.

Rien n'annonçait les Stil. Se tournant de l'autre côté, Lucas aperçut, dans la même posture, l'entrepreneur des pompes funèbres qui guettait lui aussi, et qui battit précipitamment en retraite à l'intérieur de sa boutique. Il aurait été déplacé de se montrer ensemble à ce stade.

Lucas espéra que les Stil ne tarderaient plus. Malgré toutes les précautions, par un temps pareil on ne pouvait pas prolonger l'attente indéfiniment. Il valait mieux en finir au plus vite. Lucas referma la porte et contempla le studio, les draperies noires, les étagères de produits chimiques, les entassements de plaques photographiques, la lourde masse de l'appareil juché sur son trépied au milieu de la pièce. Le tirage qu'il venait de terminer était une bonne image de la place du village. Ombres lumineuses, très détaillé. Presque au centre de la photographie, une imposante croix. Un maniaque de la composition y verrait à redire. Mais les règles, comme les lois, étaient faites pour être contournées par ceux qui le pouvaient. Les événements de la veille flottaient encore

dans l'air. La nuit précédente, pour la première fois de sa vie, il avait photographié un nu.

Elle était venue en cachette après la tombée du jour. Faisant le tour du studio pour tout verrouiller, il avait transformé l'endroit en une cellule hermétique ; il avait même fixé les volets extérieurs. Il ne fallait pas qu'il restât la moindre fente par où pût se glisser un regard. À l'intérieur, on se serait cru dans un four, mais il était resté dans ses vêtements de travail pour sauvegarder les convenances.

C'était une fille aux hanches larges, à la chute de reins large, qui venait de la maison de tolérance à l'autre bout de la rue. La bienséance fut observée : elle se déshabilla derrière le paravent. Lucas, qui avait une réputation à protéger, ne l'avait auparavant aperçue que de loin. C'est un intermédiaire qui avait transmis le rendez-vous. Tandis qu'elle se déshabillait. Lucas parla de l'art, lui expliqua qu'il n'allait pas regarder son corps comme le faisaient ses clients, mais en personne qui s'intéresse à des choses plus élevées. Il fut contraint de forcer la voix car à travers le froissement des vêtements elle ne l'entendait pas. De toute façon par moments elle ne comprenait pas. La voix de Lucas s'était altérée, devenant plus rauque et plus précipitée dans l'excitation des préparatifs.

Quand il voulut prendre une plaque de verre, ses mains tremblaient tellement qu'elle lui échappa et se brisa sur le plancher. « Ce n'est rien, dit-il pour rassurer la fille, il n'y a pas de mal. Il ajouta en mentant : de toute façon c'était une plaque voilée. »

Lucas lui fit prendre différentes poses, puis il la photo-

graphia dans la lumière spectrale, vulnérante des lampes magnésiques qu'il avait disposées autour du studio.

À chaque fulgurance, le corps sculptural, puissamment bâti, semblait se dissoudre dans la lumière.

Il la fit poser en vierge romaine, nue à l'exception d'une étoffe légère posée sur un bras. En porteuse d'eau, tenant une amphore de théâtre juchée sur l'épaule, ce qui haussait ses larges seins. En muse ou en Grâce, tournant le dos à l'objectif, de façon à montrer ses fortes épaules et ses jambes athlétiques en contraste avec la délicatesse inattendue d'un avant-bras dressé. En courtisane, s'abandonnant sur le divan qu'il avait recouvert de draperies de satin et orné d'une vieille plume de paon. En guerrière, les épaules et les articulations protégées par des pièces d'armure, mais le torse nu. À chaque épanouissement de l'éclair, l'incandescence abolissait la pièce.

Elle s'était rhabillée derrière le paravent. Il était resté là, exalté, à côté des plaques impressionnées, tandis qu'elle repartait sans bruit reprendre son travail à l'autre extrémité de la rue.

Maintenant, tout avait été remis en ordre. L'amphore, les soieries, l'armure de théâtre, il avait remisé tout cela dans l'arrière-boutique. Les drapés noirs avaient transformé le harem en mausolée. Pourtant, la présence de la femme nue se faisait encore sentir comme une saveur de l'air.

Il entendit le pas de l'entrepreneur des pompes funèbres, dehors, sur le trottoir de planches. Un pas lent, mesuré. Derrière ce pas il y en avait un autre, léger, rapide, hésitant. Celui du commis de l'entrepreneur.

Si les rêves peuvent avoir quelque fonction symbolique, alors celui qu'il venait de faire la nuit dernière revêtait beaucoup d'importance. Il n'en restait qu'une vague trame, et il était incapable d'en reconstituer la totalité. Quelqu'un, impossible de dire qui, lui annonçait — ou plutôt, il crut comprendre : « Alfred Stieglitz est mort ! » Il s'écria : « Stieglitz est mort ! — Non, lui répondait cette personne, citant un journal, il n'est pas mort, mais il agonise. »

Lucas alla ouvrir la porte. L'entrepreneur était là, transpirant sous l'éclat du soleil noir. Son visage était pétri de solennité funèbre, mais son col était déjà bordé de sueur. Il jeta un coup d'œil à Lucas, lui faisant signe, d'un imperceptible mouvement de tête, de regarder au bout de la rue.

Les Stil venaient derrière lui. C'était une famille pauvre qui cultivait les terres arides des abords de la ville ; ils ne pouvaient pas s'offrir la voiture des pompes funèbres, ne parlons pas des deux hongres à plumet noir. Ils transportaient le cercueil dans leur propre attelage. Entre les brancards marchait un cheval de ferme solitaire. Il avançait lentement dans la chaleur.

Les Stil progressaient à côté de la carriole. Sous son chapeau à brides noir, Madame Stil était blanche comme la craie. Quelques mèches avaient glissé de sa coiffure et retombaient sur son visage. Elle n'essayait pas de les écarter. Le bord de sa robe était couvert de poussière et elle allait avec la démarche inégale que donne une fracture de la jambe qui n'a jamais été réduite. Derrière elle cheminaient l'aînée des filles et le fils idiot. La fillette était

silencieuse. Le garçon tenait un bâton, qu'à intervalles réguliers il plongeait entre les rayons des roues de la voiture. Personne ne songeait à l'en empêcher.

Monsieur Stil avait le visage impassible et raviné de l'homme qui a passé sa vie à travailler une terre ingrate. Son chapeau très enfoncé dessinait une ombre sur ses yeux. Après avoir attaché le cheval, il tira le cercueil de la voiture. Il y eut un raclement de bois contre le bois. De l'autre côté de la rue quelques visages furtifs apparurent derrière des vitres poussiéreuses.

Lucas tint la porte à Monsieur Stil qui rentrait avec le cercueil. Il reposait sur le berceau de ses bras repliés, on apercevait au-devant de lui ses phalanges qui agrippaient la paroi. On aurait dit qu'il transportait du bois à brûler.

« Mes condoléances, murmura Lucas, reculant au passage du petit cercueil.

— Où dois-je le déposer, Monsieur ? » demanda Stil. Il parlait bas et d'une voix tremblante comme s'il craignait de dire ou de faire ce qu'il ne fallait pas.

Le reste de la famille entra derrière lui et se tint dans le studio, les yeux baissés sauf l'enfant idiot qui contemplant la pièce, son bâton à la main. L'entrepreneur des pompes funèbres se glissa à leur suite. Son commis demeura seul sur le seuil, un seau à la main.

« Ferme la porte », lui siffla l'entrepreneur du coin des lèvres, assez fort pour que tout le monde entende. Le garçon entra précipitamment et claqua bruyamment la porte.

Stil restait muet, portant le terrible fardeau dans sa boîte de planches.

« Comment allons-nous le... le prendre, Monsieur Stil ? demanda Lucas.

— Il faut le prendre dans son cercueil, je pense, dit l'entrepreneur. Lucas lança un coup d'œil vers lui. Il avait parlé d'un ton étonnamment ferme, comme prêt à combattre toute autre suggestion. En pareilles circonstances... »

Monsieur Stil consulta sa femme du regard. Elle fit un signe d'assentiment.

« Les affaires sont les affaires », murmura l'entrepreneur à l'intention de Lucas.

Stil déposa son fardeau sur le sol. Le cercueil avait l'air absurdemment petit, tout dans son voisinage semblait inutile et cruel.

« Vous avez un endroit pour prendre la photographie, Monsieur ? demanda l'entrepreneur, qui ne savait que trop où Lucas allait photographier l'enfant.

— Madame Stil ? »

Elle tourna vers Lucas un visage hébété, comme si le chagrin avait ébranlé ses facultés.

« J'aurai une meilleure exposition... » Lucas se reprit. Ils ne comprendraient pas de quoi il parlait. Ces gens dépensaient des économies durement gagnées pour avoir ce souvenir. Le moins qu'il pouvait faire était de leur expliquer clairement ce qui allait se passer. « C'est là que j'obtiendrai le meilleur cliché, Madame Stil. J'ai besoin d'un bon éclairage, et de ce côté-là du studio nous pourrions ouvrir les volets. L'image sera plus nette. Plus précise. Après un silence, il ajouta : le visage ressortira mieux. »

D'un air perdu, elle regarda son mari.

« Ce sera parfait », dit Monsieur Stil.

Lucas frappa dans ses mains : « Bien ! » Puis, il traversa le studio. Les volets étaient déjà verrouillés, il n'y avait plus qu'à les pousser. Le garçon idiot lui avait emboîté le pas.

« Bien sûr, si vous le souhaitiez nous pourrions prendre le cliché avec une lampe magnésique, mais ce serait plus cher et je sais combien les choses sont difficiles pour vous sur ce plan. D'ailleurs, pour qui est-ce facile, par les temps qui courent... Rien que pour entretenir le niveau de mon stock, je dépense une fortune... »

Il ne tarissait plus sur la nécessité d'acheter des objectifs, des plaques, des produits chimiques. Tout en parlant, il avait surpris le regard que l'enfant avait posé successivement sur l'appareil photographique, sur les draperies, sur les rangées de produits alignées au mur. La « tranquillité d'esprit », il la définirait comme un état de conscience durant lequel on se sent délivré des petits soucis de la vie matérielle : le déchirement de la tragédie fait moins de dégâts que le mal au ventre de la pauvreté et de son dénuement. Un cœur brisé se répare mieux qu'un estomac tordu par la faim.

« Nous allons simplement caler le cercueil à cet endroit-là en l'inclinant un peu. Nous aurons ainsi les meilleures conditions. »

L'entrepreneur s'agenouilla à côté du cercueil. Monsieur Stil se mit alors à se racler nerveusement la gorge. Ils se tournèrent tous vers lui.

« Euh, Monsieur Lucas ? »

— Oui ?

Lucas se demandait à quoi s'attendre.

— Est-ce que vous auriez, une autre pièce, ou enfin... son regard se portait d'un coin à l'autre du studio avec une sorte de désespoir fébrile. Ou ce paravent, peut-être ?

— Qu'est-ce qui vous préoccupe, Monsieur Stil ? »

Stil et sa femme échangeaient des regards anxieux. Leur fille, les mains nouées devant elle, ne les lâchait pas des yeux. L'idiot frappait le plancher avec son bâton.

« C'est la robe, il nous faudra la robe. »

Lucas ne comprenait toujours pas. Mais l'entrepreneur, lui, avait compris :

« La petite fille est dans une bonne robe, Monsieur Lucas. Une robe qui a sans doute appartenu à cette petite fille-ci quand elle était plus petite. L'enfant se détourna ostensiblement. Je suis certain que Monsieur et Madame Stil auront encore des enfants, Monsieur Lucas. Peut-être une fille, robuste et bien portante. Les bons vêtements sont chers. Et sont difficiles à trouver. Qui donc irait laisser une robe pareille dans une tombe ? »

Lucas comprenait enfin et rougissait de sa malencontreuse lenteur. « Mais naturellement, dit-il, naturellement. Il déplia le paravent pour isoler un espace que jouxtaient quelques boccas de bain révélateur. Après les clichés vous pourrez vous mettre là derrière pour changer la petite. Cela vous convient-il ? » Maintenant seulement il voyait la pièce de grossier tissu blanc, plié serré, que Madame Stil tenait dans une main. Le linceul.

Stil était soulagé.

« C'est parfait, Monsieur Lucas. Nous vous sommes

très obligés. Ce sera plus convenable ainsi. »

L'entrepreneur sortit de la poche de sa veste un pied-de-biche étroit et court. Le commis s'approcha avec hésitation. Le couvercle du cercueil ne tenait que par quelques clous qui cédèrent facilement, faisant quand même éclater çà et là le bord des parois. L'entrepreneur émit un petit bruit de gorge perplexe et se mit en devoir de chasser les éclats de bois. Puis il souleva complètement le couvercle et le posa sur le plancher.

Lucas observa les Stil. Leur expression avait à peine bougé.

L'enfant était allongée dans le cercueil, les yeux entrouverts. Bien que de grands blocs de glace aux formes irrégulières remplissent le cercueil, son visage avait la couleur et la texture particulière de ce qui déjà se corrompt. Lucas frissonna.

L'entrepreneur enfila des gants et enleva un par un les blocs de glace. Le commis avait pris place à son côté. L'entrepreneur déposa les blocs dans le seau, s'efforçant de ne laisser entre eux aucun interstice. La glace était précieuse. Il s'agissait d'en perdre le moins possible. Quand il eut fini il fit signe à son employé, qui traversa lentement le studio et sortit. Lucas l'entendit courir sur le trottoir de bois.

« Bien, Monsieur Lucas, dit énergiquement l'entrepreneur, nous y sommes. »

Ils transportèrent le petit cercueil dans l'espace de lumière. La robe de la fillette avait été inondée de parfum bon marché, un parfum trop corsé, écœurant. Lucas portait la tête du cercueil, pour fuir l'impression d'être

sous le regard de ces yeux mi-clos.

Pendant que l'entrepreneur installait le cercueil dans la bonne position, Lucas procéda au réglage de l'appareil et tira auprès de lui une petite caisse de plaques. Même à travers l'objectif l'enfant morte inquiétait, menaçait.

« C'est une belle robe.

— Oui, répondit doucement Monsieur Stil.

— C'est ma robe, dit l'autre fillette avec véhémence.

Madame Stil lui fit signe de se taire.

— Il va falloir plusieurs prises de vue... il se reprit, il va falloir que je prenne plusieurs clichés. En général, deux plaques de verre sur trois sont voilées. Elles donnent de mauvais tirages. Bien sûr, il vous faut une bonne photographie de la petite. Mais je suis obligé de vous compter toutes les plaques que j'utiliserai. Je regrette beaucoup.

Monsieur Stil eut une expression d'homme aux abois. Il regarda sa femme avant de dire :

— Deux ou trois, Monsieur Lucas ?

— Je pensais prendre quatre clichés. Pour être tout à fait sûr.

— Quatre ?

— Comme je vous l'ai dit, les tirages risquent d'être mauvais.

— Disons quatre, dans ce cas. »

Lucas travailla aussi vite qu'il le put, bien qu'il eût un instant de distraction quand l'enfant idiot, qui s'était approché tout près, se mit à fixer sur lui un regard vide mais accusateur.

« Ne vous inquiétez pas de ces taches d'humidité sur la robe, ça fera comme des ombres. » Le tissu était imprégné

d'eau aux endroits qui avaient été en contact avec la glace.

« Je suis désolé, pour le nombre de plaques. » Il allait leur parler des difficultés d'approvisionnement, mais il s'interrompit. C'étaient des agriculteurs. Que les ressources ne renaissent pas d'elles-mêmes, ils le savaient aussi bien que lui. Et aussi bien que l'entrepreneur des pompes funèbres, lorsqu'il devait gravir la colline devant la ville pour y creuser le sable et en dégager la forêt morte dont il faisait ses cercueils.

« Voilà. »

Il était soulagé d'en avoir fini. L'idiot contemplait de ses yeux vides sa sœur morte.

« Nous pouvons la changer maintenant, Monsieur Lucas ?

— Je vous en prie. »

Les Stil emportèrent le cercueil derrière le paravent. Lucas s'affairait sur ses plaques, sous l'œil réprobateur de la petite fille. Il tenta faiblement de lui adresser un sourire qu'elle ne lui rendit pas. L'entrepreneur impatient, faisait craquer ses jointures.

De derrière le paravent parvenait au photographe le froissement du vêtement qu'on enlève. Il se souvint du modèle nu. Il s'humecta doucement les lèvres, se mordilla la langue. En les considérant d'un œil froid, ces instantanés demeuraient bel et bien la meilleure série de nus qu'il ait jamais réalisés. Sur l'ensemble de la série, flottait une sorte d'impersonnalité, comme une carence d'intérêt pour l'humain, permettant de mieux faire ressortir le corps, palpitant de vie. Nous devons cependant tenter de répondre à tous nos désirs : à présent, il se sentait plus

porté vers l'abstraction. Peut-être n'était-elle pas la meilleure utilisation de la photographie. Du moins signalait-elle un point de vue plus introspectif, une approche plus intellectualisée des sujets.

Il entendit alors un autre bruit, rythmé, sonore. Celui d'un bâton traîné le long d'une rangée de boccas. Ses bords révélateurs.

Il se précipita vers le paravent, l'imagination soudain remplie de verre brisé, de liquides répandus, de poudres dispersées : la ruine. L'idiot avait encore le bras tendu mais son père l'avait déjà saisi. Stil regarda Lucas, les bras autour de son fils, figé comme une photographie. Derrière eux Lucas entrevit l'enfant dans le cercueil.

Madame Stil lui avait ôté sa robe. Le cadavre avait été soulevé pour être enveloppé dans le linceul. Il était nu. À la base de la cage thoracique, une excroissance étrange, chiffonnée, sortait du corps : on aurait dit un fruit mort, mais Lucas apercevait une bouche édentée, des yeux clos, la fente des narines. Madame Stil remonta le linceul sur le corps de sa fille, dissimulant cette tête à la vue de Lucas. Au-dessus, les yeux entrouverts de la petite morte semblaient posés sur lui.

Lucas se détourna et rejoignit l'entrepreneur des pompes funèbres de l'autre côté de la pièce. Malgré la chaleur il était parcouru de frissons. L'entrepreneur le regardait comme s'il avait déjà vu tout cela auparavant.

Les Stil portèrent le cercueil au-dehors dans la carriole. Les mêmes visages étaient toujours aux fenêtres de l'autre côté de la rue. Un vent brûlant s'était mis à pousser, sur l'alignement des maisons de bois, un fin tourbillon de

poussière et de sable. L'endroit semblait encore plus sinistre, à cause du ciel bas, du courroux des nuages noirs, furieux de ne pas lâcher leur réserve de pluie. Le cercueil glissa dans la carriole avec un bruit discordant.

Lucas se sentait malade. Il s'humecta les lèvres mais s'appliqua à garder contenance. L'entrepreneur passa à côté de lui en lui jetant un regard appuyé, comme pour l'exhorter à se contrôler. Une naissance étrange, avait-il dit à Lucas, en insistant sur le mot. Mais alors Lucas n'avait pas saisi.

« Merci, monsieur, disait Stil, la main tendue, je vous suis reconnaissant.

— Passez dans quelques jours, la photographie sera prête. »

Stil opina. Le petit groupe se mit en route vers le cimetière situé aux confins de la ville. Les parents encadraient la carriole. Très vite il devint difficile de les distinguer car le soleil illuminait les particules de poussière qui remplissaient l'air. Encore une fois, la scène était trop pittoresque pour qu'il puisse la photographier. Mais aussi trop théâtrale, trop dramatique. À moins de s'y habituer, de s'endurcir.

Lucas rentra à l'intérieur et s'assit sur le divan. Il essaya de ne plus penser à la journée révolue, mais c'était plus fort que lui. La vision s'était déposée dans son esprit. L'enfant nue, la tête parasite. Une naissance étrange, assurément.

À son retour l'entrepreneur vint prendre un verre avec Lucas dans le studio désert. Ils étaient assis l'un en face de l'autre. Les lourds vêtements de l'entrepreneur étaient

trempés de sueur.

« Il n'y a pas eu d'ennui. L'entrepreneur se tut un instant, avant d'ajouter : à part la difficulté technique d'étayer les parois de la tombe. Le sol est friable, sablonneux. Il paraît qu'il reste de la place dans des terrains fermes, plus humides. Des terrains qui tiennent. Sans problème. »

Lucas pensait à la séance avec le modèle, la nuit précédente. À la présence sculpturale, tangible de ce corps.

« Elle n'aurait pas pu grandir, continua l'entrepreneur. Elle était condamnée dès le départ. Avec ce genre de naissances, ça ne peut pas être autrement. Il y en a plus de nos jours que du temps où mon père tenait l'affaire. Je pourrais vous raconter des histoires à vous retourner l'estomac.

— Je n'en doute pas. »

De toutes ses forces Lucas voulait oublier la petite morte. Il ne voulait pas qu'elle entre dans ses rêves. Il s'accrocha désespérément au souvenir du modèle.

« Qu'est-ce qu'on demande à une femme ? De travailler dur. De porter des enfants sains. D'être votre épouse et votre amante, et aussi votre servante, et votre soutien. La petite n'aurait jamais pu être rien de tout cela.

— Non.

L'entrepreneur se tut un instant.

— Dans ce genre de terrain, les corps se dessèchent, parfois complètement. La décomposition est empêchée, comme s'ils avaient brûlé. Et on les retrouve quand on creuse. »

Son regard se perdit dans le vide.

Lucas pensait à sa visiteuse. À la façon dont son corps, quand il avait déclenché les lampes, s'était dissous, avait disparu dans la blanche incandescence de l'éclair.

« J'ai des plaques à développer. »

Ils restèrent là, silencieux. Le sable s'insinuait lentement sous la porte, élevant une fine crête de poussière sur le plancher de bois.

« J'espère qu'elles ne sont pas voilées. »